

LE CONSEILLER DES FEMMES.

LYON VU DE FOURVIÈRES.

Analyser chacun des articles contenus dans les 4 premières livraisons de cette *revue historique des localités*, ce serait remplir une tâche longue et difficile, nous nous contenterons de signaler les noms des auteurs qui ont mérité notre louange ou notre blâme. Et d'abord, disons-le, si l'on tient compte à un éditeur de *ses intentions*, si le but qu'il se propose d'atteindre est, (comme il le devrait) quelque chose pour le lecteur, on doit savoir gré à M. Boitel des efforts généreux qu'il a faits pour organiser à Lyon, un centre littéraire qui, *avec son cachet particulier et son originalité locale* aurait développé chez les hommes avancés, avec un plus grand amour de gloire, un plus constant désir de travail..... M. Boitel voulait pousser les jeunes hommes de son pays à la décentralisation littéraire, il voulait que luttant d'efforts et de talens avec Paris, Lyon put lui rendre ce qu'il en reçoit, mais ce vœu n'a pas été com-

pris et, dans leur coupable insouciance, c'est à peine si nos *citadins* jettent un regard distrait sur l'œuvre nouvelle. Ainsi, tandis que Toulouse et St-Etienne possèdent une revue littéraire, tandis que partout la décentralisation tend à s'établir, la seconde ville de France semble se complaire dans le *statu quo intellectuel* et, à part quelques hommes ardents à tout saisir, la plus grand nombre ignore même qu'une tentative ait été faite dans l'intérêt de notre littérature, et cependant le titre de l'ouvrage aurait dû piquer la curiosité.

Pour qui connaît Lyon et sa vierge aux miracles, pour qui a considéré du plateau de Fourvières ce panorama *marchand* jeté comme une presqu'île entre deux rivières, il y a dans ce nom de Fourvières toute l'histoire d'un pays, tout le souvenir du passé !! Fourvières, c'est le point culminant d'où Lyon se montre dans toute son étendue; c'est l'observatoire naturel de la ville, c'est au loin le phare du voyageur... Fourvières, jamais nom plus heureux n'avait été choisi et pourtant, à peine si le livre qui le porte comptera six mois d'existence, pauvre Lyon !!

Comme l'a dit dans son énergique franchise M. Anselme Petetin, ce qui fait le malheur de la littérature lyonnaise, c'est quelle manque de femmes, c'est que les mœurs y sont trop *sauvages*, trop *sombres*, trop *renfermées*. Comment en effet concevoir une société tranchée en deux parts et si peu harmonique qu'une moitié rie de l'autre ! Comment espérer qu'avec une telle réserve le monde fasse jamais un pas ! Les maris pour en éloigner leurs femmes s'appuient sur la solidarité conjugale; les mères sur le danger de la séduction; mauvais moyens qui ne trompent personne, qu'on approuve chez nous, qu'on blâme en Angleterre où les mœurs cependant conser-

vent une grande pureté, bien que la jeune fille soit dans les termes les plus familiers avec l'homme qu'elle distingue. Que sont devenus ces temps de chevalerie où Lyon, riche de femmes compta à diverses époques dans ses tournois, des rois et de nobles chevaliers? Que sont devenus ses académies ses conciles, toute sa puissance en un mot? Le temps a-t-il donc tout détruit et le génie du commerce, en posant le pied sur ce sol fertile, a-t-il enchaîné la pensée du poète, le génie de l'artiste, la liberté du citoyen? Lyon au lieu d'être une ville nouvelle, une ville régénérée n'est-il donc plus qu'un temple à Plutus, qu'un monument vivant de tant d'institutions vieilles? non, Lyon a grandi dans ses murs et dans son peuple et, du jour où l'on s'occupera de retirer à un même bût tous les hommes, du jour où l'on aura compris l'harmonie sociale, la littérature et la science pourront arriver à quelques résultats locaux, l'heure sera venue pour elles! En attendant remercions M. Boitel et ses jeunes amis de leurs généreux efforts, nous avons trouvé de belles pages dans leur livre et nous le recommandons à nos lectrices, qui y retrouveront avec plaisir les noms de Messieurs Berthaud, Falconnet, de Servièrre, Kauffmann, Bertholon, Arago, Boitel et de Madame Louise Maignaud.

M. Berthaud se distingue comme dans toutes ses œuvres par un grand luxe de phraseologie sentimentale qui à part ce qu'elle semble avoir par fois d'exagéré remplit l'âme de tendres pensées. C'est un poète avec ses beautés et ses défauts, l'âge et le travail en feront un littérateur distingué, c'est une de nos gloires futures!

M. Falconnet nous a donné, en style semi-moyen âge, une ballade pure d'imitation et de style, c'est la difficulté heureusement vaincue; Mesdames, lisez la ballade elle

vous attendrira sans vous donner le frisson quoi que l'histoire en soit triste et dolente.

Quant à M. Arago dont nous estimons le talent et le caractère, qu'il nous permette ici de lui exprimer la tristesse que nous avons éprouvée à le voir faire *de l'histoire de fantaisie* sur les lyonnaises, qu'il déclare ne connaître *que par les on dit*. Convenir qu'on n'habite une ville *que depuis quelques semaines* et en parler comme si on y eut toujours vécu, ce n'est pas, nous le pensons le moyen de convaincre de son impartiale véracité. La critique est chose facile surtout quand on la tourne contre de pauvres êtres sans défense. Oui, il se peut faire que les pieds de nos dames soient *larges et plats*, il se peut faire qu'elles manquent en général de cette instruction qui *élève l'ame, agrandit les idées, peuple la mémoire et enrichit l'avenir*, mais ce reproche ne s'adresse pas seulement à elles et l'ont pourrait le faire aux femmes de tous les pays. M. Arago, avec un nom justement aimé a du talent et de la facilité; nous souhaitons qu'il ne tourne pas sa plume contre les femmes, mais plutôt qu'il aide à leurs progrès et conserve toute la générosité de caractère d'un homme qui sent sa supériorité!

L'article de M. Boitel sur le Debureau lyonnais, (le père Thomas) est une gracieuse peinture de genre; il y a de la vérité, de l'abandon dans tous ses traits. On dit que M. Boitel fait du style à la Janin, si cela est, c'est *sans imitation* et seulement parce que *deux hommes* sont nés avec les mêmes prédispositions. Nous faisons beaucoup de cas de M. Janin, mais nous savons que l'imitation tue le génie et nous connaissons assez M. Boitel pour être convaincue qu'il est toujours *se lon lui*; quand il peint c'est avec ses propres couleurs; homme pur de tête et de cœur il ne se pare de l'esprit de personne

et appartient à cette partie de la société qui fait marcher le *nous* avant l'égoïste *moi*; c'est l'artiste avec son abandon, son dévouement, ses sympathies, c'est l'homme de *tous* et de *chacun* qui agit par sentiment non par calcul, mais qui, soit qu'il écrive ou qu'il parle, est *lui, toujours lui, rien que lui* !!!

M. Bertholon, dont nous ne connaissons que les écrits à mérité toute notre admiration, par son parallèle de Loyasse et la Madeleine, deux cimetières, le premier pour le riche, le second pour le pauvre. Il y a dans les réflexions de M. Bertholon un sentiment de justice bien profond. On déplore avec lui que la société ait fait deux parts là où Dieu semble avoir nivelé toutes les destinées. On souffre dans toutes les parties de son être lorsqu'on pense que pour le pauvre qui ne peut payer son tombeau il n'y pas mêmes six pieds de terre!!.. Ainsi, comme le dit M. Bertholon, « le même tombereau apporte entas-
» sés pèle-mêle l'artisan laborieux et le vagabond, la
» vierge et la prostituée, le soldat mort des blessures
» qu'il reçut au champ d'honneur et l'assassin dont on
» vient de ramasser les restes dans le panier de la guil-
» lotine !

» Un prêtre suit machinalement, en psalmodiant à
» demi voix et par charité une prière latine; puis le fils,
» l'ami ou le père s'en vont tristement et le cœur brisé.

» Une fois la triste cérémonie achevée il fuit précipi-
» tamment de ce lieu d'horreur où il n'ose plus revenir
» jusqu'à ce que, usé par la misère et le travail, la
» mort l'y ramène à son tour ».

Oh! il a raison celui qui montre ainsi à nu les misères humaines, il a raison de réclamer pour *tous* une égale part de terre dans le champ du repos éternel.... Il a raison de parler haut à des gens qui ont des yeux pour ne

point voir ; des oreilles pour ne point entendre , car cette misère n'est pas à Lyon seulement, elle est partout, et Paris malgré son luxe, Paris n'a pas de si hautes murailles qu'elle ne puisse les déborder !! honneur donc , honneur à l'artiste consciencieux qui de sa voix énergique et pure dit au monde ses vérités....

M. Kauffmann , dont les vers faciles sont connus partout , M. Kauffmann qui va donner enfin au public un recueil de ses poésies , M. Kauffmann a voulu payer son tribut à l'œuvre de M. Boitel. Son article Charbonnières, à part la petite dette que l'auteur paye à son amour propre en dévoilant le secret de ses amours , est écrit avec élégance.

M. de Servière , original et spirituel dans tous ses écrits , quelque soit le nom dont il les signe , a également enrichi la revue lyonnaise d'une scène de localités, fort plaisante à notre avis. On sent que son esprit , toujours observateur , se prête avec une admirable souplesse à toutes les *douceurs* de l'épigramme, il la lance à chacun avec un tact de bonne compagnie qui la lui fait pardonner , *quand même!*

Maintenant un mot sur la jeune fille modeste qui cache ses premiers essais sous le *mystérieux* anonyme. Nous qui avons *quelques raisons de l'aimer* , *quelque plaisir* à le lui dire, nous encouragerons sa jeune plume, certaine qu'un jour occupera une place honorable dans le monde littéraire.

Madame Louise Maignaud , notre collaboratrice avouée a également payé son contingent. La Guillotière à diverses époques est un de ces épisodes touchans que les femmes excellent à peindre. Là , rien n'est forcé , l'intérêt croît en raison des événemens ; et l'âme , doucement émue, attend sans *cauchemar* un denouement qu'elle croit

pressentir... Madame Louise Maignaud est notre amie, notre collaboratrice et ce nous est une grande douceur que de pouvoir lui rendre justice; déjà les journaux de notre ville la lui ont rendue, et, nous devons le dire, les hommes aujourd'hui montrent à l'égard des femmes une bien grande loyauté. Ici, au début de notre journal, toutes les feuilles ont été pour nous, quelle que soit leur couleur politique; et maintenant que dans notre amour du bien nous allons fonder dans l'intérêt de tous un Athénée de femmes, nous rendrons publiquement à chacun selon ses œuvres et si nos efforts pour la décentralisation sont couronnés de quelque succès, espérons qu'on sentira la nécessité de continuer l'œuvre si généreusement commencée par M. Boitel.

La directrice,

EUGÉNIE NIBOYET.

MÉMOIRE

SUR LA CENTRALISATION.

Les lettres et les beaux arts ont beaucoup à se plaindre de l'influence exagérée de Paris. Qu'est-ce en effet que le génie poétique? puissante et mystérieuse faculté qui dans les mots, les sons, sur le marbre et la toile, imprime la nature avec la force de la réalité, avec le charme de l'idéal? C'est la douce émanation des souvenirs d'enfance, du premier réveil des sentiments tendres, des pensers généreux. C'est l'abandon rêveur d'une âme qui jouit de soi; qui interroge l'univers dans la solitude et le silence: c'est ce culte enivrant du beau qui a sa pudeur comme l'amour, son abnégation comme la ferveur! C'est le bonheur pur attaché aux créations

de la pensée ; c'est le reflet du sol natal, agreste, riant ou sévère. C'est sur un cœur ardent sur un esprit observateur l'impression forte ou naïve de la vie ; impression qui varie avec chaque individu et qui remplaçant la poésie générale des temps primitifs, avec moins de grandeur peut être, a plus de charme et d'originalité.

Mais la centralisation littéraire efface et l'originalité qui tient au sol et l'originalité qui tient au caractère. Par une déplorable fatalité, sitôt que les talents naissans exhalent leur parfum, on les transplante dans la capitale car sans cela leur parfum embaumerait le désert. Il est trop vrai que les livres non recommandés par les presses parisiennes, que les pièces privées de la sanction de ses théâtres, que surtout les vers étrangers à ses coteries, n'obtiennent, quelque soit leur mérite, que l'indifférence et le dédain. On vole donc à Paris... Les doux parfums n'en sont pas moins perdus. Si fidèle à la vocation de poète, on s'en rapporte à la muse, tandis que des nuées de rivaux sacrifient à l'intrigue, on reste obscur ;... quel auteur s'y résout ? Réduits par de pressants conseils, la vanité, l'exemple, les uns recourent à ce qu'on a plaisamment nommé la *littérature industrielle*, d'autres conservent leur caractère, mais perdent leur talent. Adieu l'inspiration de première source ; adieu l'indépendance des conceptions, le charme original des formes : on s'attache à une école, on suit la mode littéraire, on supplée à l'inspiration du génie par la manière ou par l'exagération. La délicieuse émotion du feu poétique est glacée : on le sent et pour s'étourdir on adopte de vains systèmes ; on s'enivre d'un sot orgueil ; on livre à la bizarrerie, au fantastique, au gigantesque, toutes les puissances en désordre de l'imagination.

Les amis éclairés de notre littérature s'accordent à

demander pour elle l'originalité, l'originalité réelle, nationale, qu'anime l'inspiration, que règle le bon goût. L'originalité également ennemie de la servile imitation, de l'innovation systématique. L'originalité telle que la refléterait le sol varié de notre France. Là le soleil brillant et pur de la Provence, ses parfums et ses galoubets : ici les montagnes sévères, les volcans éteints de l'Auvergne, et sa végétation puissante, son peuple rude et laborieux. Plus loin, le Bourbonnais élégant et paisible, où tout est féminin par la grâce, la mollesse, la légèreté; puis la féconde Normandie ombragée de ses beaux vergers; puis, sous ses berceaux de houblon, l'industrielle et brave Flandre; partout les mœurs locales, les anciennes coutumes, les vieilles superstitions à demi-effacés par la main bienfaisante de la civilisation; ruines non-moins pittoresques que les ruines de monumens qui vivifient nos provinces de poésie et d'antiquité.

L'observation, l'amour de toutes les parties du sol et non point de froides doctrines, voici la source de l'inspiration, de la rénovation littéraire. Là se trouve plus d'avenir, d'existence, de poésie que dans les poétiques de tous les partis. Néanmoins, dans ces provinces soumises à tant d'espèces de servage, de doctes sociétés, de judicieux écrivains ont reconnu la funeste influence de la centralisation. Des deux extrémités de la France, Marseille, Arras protestent par de spirituels journaux contre elle; on les seconde partout; des histoires provinciales, des cours, des revues sollicitent et commentent l'affranchissement des lettres.

On voit ce que gagnent les lettres à l'omnipotence de Paris : aux arts sans-doute elle est plus favorable. Les établissemens publics, les monumens, les maîtres renommés, les vastes fortunes, là tout inspire le goût des

arts, permet de les encourager. Ces avantages font des amateurs, des élèves, mais des artistes je ne sais. Ne combattant point la centralisation par système, me voici prête à la bénir s'il le faut : mais en Hollande, en Italie la centralisation était chose inconnue; mais elle n'existait point en France, quand David, Gros et Guérin régénéraient les arts ; mais il me souvient que tout en applaudissant à l'esprit conservateur qui fonda le *Musée des monumens Français*, les artistes gémissaient sur ce symétrique rassemblement. Ces monumens, répétaient-ils, n'ont plus d'harmonie, de mystère. Le culte des tombeaux, la magie des souvenirs, ce triste retour sur nous-mêmes qui nous saisit à l'aspect de la mort, tout est absent, tout est muet. On passe d'un œil sec devant le tombeau d'Héloïse ; on regarde distrait le mausolée de Richelieu ; on s'étonne de rester froid devant la tombe de Racine. Si ces monumens apparaissaient au fond d'une cathédrale gothique ; si le jour glissait à travers les anciens vitraux, puissante alors, la pensée évoquerait ces ombres éloqu岸tes, elle interrogerait leur vie en présence de l'éternité, elle contemplerait tant de vastes projets, de génie, d'amour se brisant là sous cette pierre ! La méditation croîtrait, s'exalterait, se manifesterait dans des formes sublimes.

Ces artistes ont dit vrai. Un site isolé, un arbre incliné sur une fontaine, parlent bien mieux au cœur qu'un vaste panorama, et la vue sans bornes du Mont Valérien attire bien plus de curieux que d'artistes. L'application est facile à saisir. Un musée n'est point un sanctuaire d'inspirations, c'est une galerie d'étude ; il n'est nullement nécessaire que ces études soient multipliées à l'excès ; et l'art du mouleur, la gravure, la naïve lithographie, un voyage à Paris les facilitent partout. Enfin le

peu que perdraient les artistes sous le rapport technique de l'art en ne s'entassant plus dans la capitale, ils le regagneraient au centuple par une vie pleine de calme, de bienveillance, de dignité. Littérateurs, statuaires, peintres, musiciens, vous tous qui cultivez la noble fleur des facultés humaines, vous qui voyez toujours comme un type divin offert à vos efforts, le beau, la vérité ornée de la perfection idéale, dites si la centralisation ne tarit point le génie à sa source, en vous excitant à vous supplanter par l'intrigue, à vous entre-détruire par la critique et par l'envie? Ah! Le premier besoin pour vous c'est l'élévation morale! « Sanctifiez votre ame comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera point d'y apparaître *.» Que l'intérêt d'un moment cesse de vous faire illusion; ne sacrifiez plus à votre réputation présente le sublime écho de la postérité. Voyez comme le sol natal est inspirateur, comme il attire la sympathie. L'Europe entière n'a-t-elle pas suivi en Irlande lady Morgan; en Ecosse Walter-Scott? N'ont-ils pas doublement joui comme citoyens et comme auteurs? Eh quoi! votre cœur ne bat-il pas à l'espoir d'être un jour l'orgueil de la cité paternelle; de voir votre nom décorer la place où joua votre enfance, où s'éveilla votre génie; de perpétuer ainsi les affections de famille jusques dans la postérité? A cette gloire qui réunit le charme du sentiment à l'enivrement du triomphe, vous préférez un souvenir biographique, de froides acclamations. Mais c'est en vain que la capitale adopte les grands-hommes, s'ennoblit de leurs noms, les environne du secours des rapprochemens, de l'influence des souvenirs. Les rues Corneille, Racine, Voltaire, entourent l'Odéon; le nom

* Madame de Staël.

de J. J. Rousseau consacre la rue Platrière. Eh bien ces noms glorieux n'émeuvent point le cœur comme la rue de Pascal en présence du Puy-de-Dôme ; à Rouen la simple image de l'auteur du Cid, à Liège le cœur de Grétry.

ELISABETH CELNART,
membre de plusieurs académies.

M. COURT.

BOISSY D'ANGLAS, SÉANCE DE LA CONVENTION NATIONALE,
(1^{er} prairial, an 3.)

« La critique a de beaux momens , car je regarde comme mauvais ceux où elle est condamnée à blâmer, et si j'ai quelques confrères qui ne soient pas de mon avis, je les plains de tout mon cœur. Il est si doux de louer le beau, si doux d'en jouir, si doux d'en parler aux autres avec expansion, que je ne céderais à aucun prix les droits de mon ministère quand l'occasion se présente de louer ce que j'admire. »

Voilà ce que dit quelque part ce beau et spirituel Nodier, et ce que moi, indigne, je répète après lui, en remerciant la bienveillance de la directrice de ce journal, qui a bien voulu me laisser le plaisir de parler du tableau de M. Court.

Les factieux envahissant les tribunes de la Convention, viennent d'assassiner le député Féraud. Sa tête au haut d'une pique est présentée à Boissy d'Anglas, qui occupe le fauteuil. Il se lève et se découvre... Au-dessous de lui sont dispersés d'autres conventionnels en bute aux menaces des meneurs ; dans le fond une tribune est occupée par les ambassadeurs, les autres sont

remplies par les factieux , armés de piques et d'armes à feu.

Ce qui frappe d'abord dans ce tableau , c'est le manque d'effet général, mais je crois être sûre que ce défaut appartient moins à la manière de l'auteur qu'à la dimension de la page exécutée dans un atelier trop petit. Une hardiesse de touche , une sûreté de pinceau , une solidité peu ordinaire , rachètent cette imperfection. Il n'y a dans cette belle composition rien d'indécis ou d'étranger à l'action ; tout est senti et raisonné , et chaque figure prise séparément mériterait un éloge ; celle de Boissy d'Anglas est pleine d'un calme héroïque ; c'est bien l'homme que l'assassinat de Ferraud n'intimide pas , et qui disputa à Vernier le dangereux honneur de la présidence. — La tête blanche de ce dernier , aux cheveux souillés de sang , à la parole haute , au geste rapide , est d'un excellent effet ; mais ce dont j'ai hâte de parler ! c'est du groupe admirable du premier plan ; le geste plein de vivacité armoricaine du député Kervélégan ! la bonne figure de l'auvergnat qui repousse bien la face horriblement belle du boucher , et jusqu'à l'intervention du dogue , sont choses au-dessus de tout éloge. Peint solidement , ce groupe est plein de chaleur et de vie ; chaque mouvement est rendu avec une énergie et une vérité qui attestent les bonnes études de l'auteur ; il possède un sentiment inné du vrai qui se décèle dans les moindres détails. Voyez sa figure du boucher animée par la rage , les veines du col gonflées , les muscles des bras contractés , tout cela joue , agit , mais ne grimace pas ; l'artiste est vrai sans être trivial , et c'est un grand mérite dans un temps où à force de vouloir être *nature* , on devient maniéré ou dégoûtant. La pose de Dussaulx est pleine de naturel , aussi bien dessinée

que les autres ; cette figure est une excellente académie, mais celle, j'en suis sûre, qui a été faite *cou amore*, c'est Chénier, Chénier que l'artiste nous a fait beau comme Napoléon, avec sa face bistrée et son regard d'aigle. Il y a un soin d'observations de traditions historiques dans ce personnage qui révèle la prédilection de l'auteur ; né à Constantinople d'une mère grecque d'une beauté et d'un esprit rares, Chénier avait conservé de ses mœurs orientales, des habitudes de corps d'une grâce et d'une élégance extrêmes ; de là cette opinion un peu vaniteuse de lui-même qu'on lui a souvent reprochée avec justice. — La fatalité, cette continuité de malheur qui s'attache particulièrement au talent dont elle est la compensation, ou la disposition malade, avait donné à son caractère une rudesse précoce dont ses amis s'affligeaient ; et cet homme qui disait que celui qui arrivait à vingt-cinq ans sans être misanthrope et philosophe était né sans cœur, avait la vanité enfantine d'être plus fier de ses succès littéraires que de ses triomphes à la tribune du conseil des Cinq-Cents.

C'est dans tous ces contrastes que M. Court a puisé sa noble figure, en lui conservant tellement le cachet de toutes les nuances de son caractère, qu'il me semble qu'on n'aurait pu la rendre différemment. Qu'on me pardonne cette digression, mais j'ai subi l'intention de l'auteur, et j'étais sous le charme qu'évoque le nom de Chénier, mélange de souvenirs des deux frères que M. Court a su faire passer tout entier dans son admirable composition.

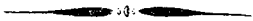
Les autres figures de cette belle page, pour n'être qu'accessoires, n'en sont pas moins des études pleines de talent. Nous citerons entr'autres l'héroïque de Méricourt et l'homme aux yeux bleus appuyé sur le fauteuil

de Boissy d'Anglas. Il était difficile de mieux personifier cette férocité vulgaire à laquelle il faut de la boue et du sang.

Si nous voulions louer tout ce que nous trouvons d'admirable dans cette production, nous excéderions de beaucoup les bornes d'une simple notice. Nous la recommanderons seulement à nos jeunes artistes comme un modèle achevé d'excellent dessin ; les extrémités surtout sont parfaitement modelées et assureraient à elles seules la réputation d'un peintre moins largement rétribué que M. Court.

M. Court, dont le talent s'était révélé dans *la Mort de César*, seul bon tableau qui nous soit venu de Rome depuis vingt ans, vient de se placer de manière à satisfaire l'amour-propre le plus exigeant. Non-seulement on appréciera le peintre dans cette belle production, mais on admirera la brillante organisation à qui nous devons une telle composition ; il y avait là de quoi user toute une vie d'artiste chez tout autre que M. Court ; ce n'est pour lui qu'une certitude qu'il peut tout demander et tout obtenir de son beau talent.

JANE DUBUISSON.



AVIS.

Nous venons d'ouvrir au bureau de notre journal, une souscription pour la loterie des objets d'art exposés au palais St-Pierre. Nous pensons que nos dames Lyonnaises, jalouses de payer UN JUSTE TRIBUT au talent de leurs concitoyens, s'empres-
seront de se faire inscrire avant le 15 janvier.

Notre jeune école de peinture qui a TANT ET SI BIEN PRODUIT compte dans son sein quelques noms de femmes, donnons leur courage en contribuant en toutes choses à leurs succès, à ceux de leurs FRÈRES EN ART qui méritent, SANS FLATTERIE, notre admiration et nos sympathies!

 NOUVEAUX

OUVRAGES D'ÉDUCATION

EN VENTE

Chez M. Babeuf, libraire, rue St-Dominique.

Histoire de Jean-Marie, un petit vol. in-12, par M^{lle} Ulliac Tremadure ou Dudrezène.

Le petit Bossu, ou la famille du Sabotier, deux petits vol. in-12, par la même.

Les Soirées du vieux Daniel, deux vol. in-12, par la même.

Manuel de la bonne Compagnie, par M^{me} Elisabeth Celnart.

Nous rappellerons aux femmes avancées qui se doivent en exemple, qu'une liste est ouverte dans nos bureaux pour la composition de l'Athénée,

 Léon BOITEL, gérant.

 Lyon. Imprimerie de L. Boitel, quai St-Antoine, n° 36.

Epreuve.